

gent, il n'y a rien de tel que de n'avoir pas besoin d'en gagner.

Quant à Bettina, ce fut autour d'elle une course fantastique, une ronde infernale ! Une telle fortune ! une telle beauté ! Miss Percival était arrivée à Paris le 15 avril ; quinze jours ne s'étaient pas écoulés que les demandes en mariage commençaient à pleuvoir. Dans le cours de cette première année, — Bettina s'était amusée à tenir fort exactement cette petite comptabilité, — dans le cours de cette première année, elle aurait pu, si elle l'avait voulu, se marier trente-quatre fois... et quelle variété de prétendants !

On demanda sa main pour un jeune exilé qui, dans de certaines éventualités, pouvait être appelé à monter sur un trône, tout petit, il est vrai, mais sur un trône, cependant.

On demanda sa main pour un jeune duc, qui ferait grande figure à la cour, lorsque la France, — et cela était inévitable ! — reconnaîtrait ses erreurs et s'inclinerait devant ses matres légitimes.

On demanda sa main pour un jeune prince qui aurait sa place sur les marches du trône, lorsque la France, — et cela était inévitable ! — renouerait la chaîne des traditions napoléoniennes.

On demanda sa main pour un jeune député républicain, qui venait de débiter très brillamment à la chambre, et à qui l'avenir réservait les plus brillantes destinées, car la république était fondée maintenant en France sur des bases indestructibles.

On demanda sa main pour un Espagnol de la plus haute volée, et on lui donna à entendre que la soirée du contrat aurait lieu dans le palais d'une reine qui ne demeure pas très loin de l'arc de l'Etoile... On trouve, d'ailleurs, son adresse dans l'almanach Bottin... car il y a des reines aujourd'hui qui ont leur adresse dans le Bottin, entre un notaire et un herboriste. Il n'y a que les rois de France qui ne demeurent plus en France.

On demanda sa main pour le fils d'un pair d'Angleterre et pour le fils d'un membre de la chambre des seigneurs de Vienne, sa main pour le fils d'un banquier de Paris et pour le fils d'un ambassadeur de Russie, sa main pour un comte Hongrois et pour un prince Italien... et aussi pour de braves petits jeunes gens qui n'étaient rien, n'avaient rien, ni nom ni fortune. Mais Bettina leur avait accordé un regard, et, se croyant irresistibles, ils espéraient avoir fait battre son petit cœur.

Rien jusqu'à présent, ne l'avait fait battre, ce petit cœur, et la réponse pour tous avait été la même :

— Non !... non !... Encore non ! Toujours non !

Quelques jours après cette représentation d' "Aïda," les deux sœurs avaient eu ensemble une assez longue conversation sur cette grosse, sur cette éternelle question de mariage. Certain nom avait été prononcé par Mme Scott, qui avait provoqué de la part de miss Percival le refus le plus net et le plus énergique.

Et Suzie, en riant, avait dit à sa sœur :

— Vous serez bien forcée, cependant, Bettina, de finir par vous marier...

— Oui, certainement !... Mais je serais si fâchée, Suzie, de me marier sans amour... Il me semble que, pour me résoudre à une chose pareille, j'aurais besoin de me voir tout à fait en danger de mourir vieille fille... et je n'en suis pas là !

— Non, pas encore.

— Attendons alors, attendons !

— Attendons !... Mais, parmi tous ces amoureux que vous traînez après-vous depuis un an, il y en avait de bien gentils, de bien aimables, et il est vraiment un peu étrange qu'aucun deux...

— Aucun !... ma Suzie ; aucun, absolument ! Pourquoi ne vous dirais-je pas la vérité ? Est-ce leur faute ? Ont-ils été maladroits ? Auraient-ils pu, en s'y prenant mieux, trouver le chemin de mon cœur ? Ou bien est-ce ma faute à

moi ? Ce chemin de mon cœur serait-il, par hasard, une vilaine route escarpée, rocailleuse, inaccessible, et par où personne jamais ne passera ? Serais-je une méchante petite créature, sèche, froide, et condamnée à ne jamais aimer ?

— Je ne crois pas...

— Ni moi, non plus... mais jusqu'à présent, cependant, voilà mon histoire ! Non, je n'ai rien senti qui me ressemblât à de l'amour... Vous riez... et pourquoi vous riez, je le devine... Vous vous dites : " Voyez donc cette petite fille qui a la prétention de savoir ce que c'est que d'aimer, ! " Vous avez raison, je ne le sais pas... mais je m'en doute bien un peu. Aimer, n'est-ce pas, ma Suzie, préférer à tous et à toutes une certaine personne ?

— Oui, c'est bien cela.

— N'est-ce pas ne pouvoir se lasser de voir cette personne et de l'entendre ? N'est-ce pas cesser de vivre quand elle n'est plus là pour recommencer tout de suite à revivre, dès qu'elle reparait ?

— Oh ! oh ! c'est du grand amour, cela !

— Eh bien ! c'est l'amour que je rêve...

— Et c'est l'amour qui ne vient pas ?

— Pas du tout... jusqu'à présent. Et cependant elle existe, la personne préférée par moi à tous et toutes... Savez-vous qui c'est ?

— Non, je ne le sais pas... mais je m'en doute bien un peu...

— Oui, c'est vous, ma chérie, et c'est peut-être vous, méchante sœur, qui me rendez à ce point insensible et cruelle. Je vous aime trop. Complet, mon cœur ! Vous l'avez pris tout entier, il n'y a plus de place pour personne. Vous préférer quelqu'un ! Aimer quelqu'un plus que vous ! Je n'en viendrai jamais à bout...

— Oh ! que si !

— Oh ! que non !... Aimer autrement... peut-être ?... mais plus, non... Qu'il ne compte pas là-dessus, ce monsieur que j'attends et qui n'arrive pas.

Ne craignez rien, ma Betty. Il y aura place dans votre cœur pour tous ceux que vous devez aimer, pour votre mari, pour vos enfants, et cela, sans que j'y perde rien, moi, votre vieille sœur... C'est tout petit, le cœur, et c'est très grand.

Bettina tendrement embrassa sa sœur ; puis, restant là, câline, la tête sur l'épaule de Suzie :

— Si, cependant, cela vous ennuyait de me garder ici près de vous, si vous aviez hâte de vous débarrasser de moi, savez-vous ce que je ferais ? Je mettrais dans une corbeille les noms de deux de ces messieurs et j'en tirerais au sort... Il y en a deux qui, à la rigueur, ne me seraient pas absolument désagréables.

LUDOVIC HALEVY.

(A suivre)

L'ALBUM MUSICAL, est un journal de musique et de littérature musicale qui paraît tous les mois.

Chaque numéro contient 16 pages de musique et 8 pages de texte.

Musique d'orgue et de piano. Romances, chansons et chansonnettes des meilleurs auteurs. Chants d'église pour chœurs et solistes.

Prix d'abonnement \$3.00

Un numéro échantillon est envoyé sur demande moyennant 25 cents.

On peut s'abonner à notre journal chez M. A. J. Boucher, marchand de musique de la rue Notre Dame, qui est notre seul agent autorisé à Montréal ou en s'adressant à nos bureaux.

Les propriétaires de l'ALBUM MUSICAL se chargent aussi de la composition typographique de toute œuvre musicale.

A. FILIATREAU et Cie.

3 Rue Ste Thérèse,

Montréal.